

soldats de ses adversaires furent tués. Les siens en rôtirent et en mangèrent trois cents avant de quitter le champ de bataille. Choungi ayant tué le chef de sa propre main, lui coupa la tête, et but le sang qu'il en laissa découler dans sa main.

 VOYAGE

DE LA FRÉGATE LE BRITON A L'ILE PITCAIRN

PAR J^{mes}. SHILLIBEER,

Lieutenant des troupes de la Marine royale.

(1813 A 1815).

Le 31 décembre 1813, la frégate le *Briton*, commandée par sir Thomas Staines, partit de Spithead avec un grand nombre d'autres bâtimens destinés pour les Indes et pour l'Amérique méridionale; elle doubla le cap Horn le 3 mars 1814. Ses exploits dans le grand Océan où elle courait après les croiseurs américains, auraient fort peu d'intérêt pour nos lecteurs: nous les passerons donc sous silence.

Après avoir prolongé les côtes du Chili et du Pérou jusque dans le voisinage de l'équateur, on quitta le continent et l'on fit voile à l'ouest avec la frégate le *Tage* pour visiter les îles Gallapagos. Le 25 juillet on accosta ce groupe; on s'y pour-

vut de tortues, dont la chair fut d'un grand secours pour l'équipage qui commençait à éprouver de mauvais effets de la continuité de la nourriture en viande salée. Au bout de dix jours on quitta ce petit archipel où les traces d'éruptions volcaniques se montrent partout, et l'on cingla vers les Marquésas.

En approchant de Noukahiva le 19 août, on fut accosté par un canot qui paraissait être de construction européenne, et qui en effet avait appartenu à un des navires baleiniers pris par l'*Essex*, frégate des Etats-Unis de l'Amérique. Elle l'avait laissé en partant de cette île à T. Wilson, matelot anglais qui, après avoir déserté d'un navire marchand, s'était fixé depuis dix ans à Noukahiva. Wilson apprit à ses compatriotes que la vue de leurs frégates avait causé de vives inquiétudes aux Noukahiviens. Ils s'étaient imaginé que ce pouvait être l'*Essex* qui revenait, et craignant la vengeance du capitaine parce qu'ils avaient lapidé quelques-uns de ses matelots, en représailles des ravages qu'ils avaient commis dans leur île, ils s'étaient enfuis dans les parties hautes. Quand ils eurent reconnu que le bâtiment était d'une nation différente, ils revinrent. • Nous les aperçûmes, dit le narrateur, qui couvraient le rivage, tenant tous à la main une branche de cocotier en signe d'amitié.

Les Anglais furent très-bien accueillis : le roi leur demanda de quelle quantité de cochons, de fruits à pain et de cocos ils avaient besoin ; il leur fit même une offre d'une nature singulière. Comme les deux bâtimens avaient des équipages très-nombreux, il désira savoir combien il faudrait envoyer de femmes à bord, parce qu'il craignait que la vallée sur laquelle sa puissance s'étendait, n'en fournit pas assez, et dans ce cas il enverrait chercher un supplément dans une vallée voisine. Cette marque de politesse fut appréciée comme elle le méritait.

Depuis une vingtaine d'années le port d'Anna-Maria ou Touhouaï où l'on jeta l'ancre, est fréquenté par des navires européens qui viennent y charger du bois de sandal. Ce port, est dans le territoire des Païtis, le plus considérable de l'île. Au-delà des montagnes habitent les Haoupaïs, et dans une autre vallée les Taïpis : on dit que ceux-ci sont les plus belliqueux de l'île, ils passent même pour anthropophages. M. Shillibeer ne le croit pas ; il dit qu'ayant fait une incursion dans l'intérieur de leur pays, il n'aperçut pas la moindre trace de cette horrible coutume. Il a d'ailleurs observé que les mœurs de ces trois tribus n'offrent pas de grandes différences, mais que peut-être les naturels de Touhouaï sont les

plus civilisés par leurs rapports multipliés avec les bâtimens qui arrivent chez eux.

Chaque territoire contient à peu près 2000 habitans, et a son roi héréditaire. Ils sont fréquemment en guerre entre eux. « On en vient rarement, dit M. Shillibeer, à une bataille rangée qui n'est pas très-sanguinaire, mais on va pendant la nuit dépouiller de leur écorce les arbres à pain et les cocotiers : les premiers restent alors cinq ans sans produire de fruits; et les cantons où ces ravages ont été exercés, sont pour leur nourriture à la discrétion de leurs voisins.

Le capitaine de l'*Essex* avait, suivant le récit de M. Shillibeer, voulu agir en maître dans Nookahiva; les habitans s'y étaient opposés : il y avait eu du sang répandu. L'Américain, demeuré maître du terrain, avait construit des retranchemens, des murs en pierre et des maisons. Ennuyé de sa position, il l'avait quittée. Aussitôt après son départ, les insulaires avaient démoli une partie des ouvrages et brûlé le reste. Les Anglais, pour les consoler des contrariétés qu'ils avaient éprouvées, prirent possession de leur pays au nom de sa majesté britannique. « Ce fut, dit M. Shillibeer, du consentement de toutes les tribus réunies, à l'exception néanmoins de celle de Taïpis. Ces farouches insulaires déclarèrent qu'ils ne voulaient ni

consentir à aucune cession de leur territoire, ni reconnaître le pouvoir d'aucune nation étrangère. Nonobstant cette notification formelle, l'île fut dès ce moment regardée par les équipages des deux frégates, comme appartenant à la Grande-Bretagne; elles tirèrent chacune le nombre de coups de canon déterminé pour le salut royal : le pavillon anglais fut arboré sur le palais du roi. Après cette cérémonie imposante, les deux frégates appareillèrent. Le 31 août, elles mouillèrent dans une baie de l'île Sainte-Christine. « Les naturels, dit M. Shillibeer, ne tardèrent pas à nous visiter : ils ressemblaient en tout à ceux de Nookahiva; mais ils montraient un penchant excessif pour le vol. » Ce fut probablement cette inclination vicieuse qui les priva du bonheur d'être agrégés au nombre des sujets du roi George. On ne se soucia probablement pas d'augmenter le nombre des larrons qui infestent ses états épars dans les diverses parties du monde. Ce fut la seule punition que l'on jugea convenable d'infliger à ces Marquésans. Le 2 septembre on leur dit adieu.

Jusqu'alors le voyage du *Briton* et de sa conserve n'avait offert rien de très-remarquable : le capitaine et les officiers n'avaient eu à écrire sur leur journal que des observations qui différaient très-peu de celles que d'autres navigateurs avaient faites et répétées avant eux. Ils suivaient tran-

quillement leur route vers Valparaïso, ne s'attendant nullement à rencontrer quelque chose digne d'attention. Le hasard les servit mieux qu'ils ne l'espéraient, en les mettant à même d'effectuer une découverte sur laquelle ils ne comptaient pas, et d'acquérir des lumières sur un fait que jusqu'alors on avait inutilement cherché à éclaircir.

Les Anglais avaient pensé qu'ils laisseraient au moins à trois degrés dans l'ouest l'île Pitcairn, située par 25° 4' de latitude sud et 150° 22' de longitude ouest. Ils furent donc bien surpris lorsque le 7 septembre, vers minuit, elle se présenta tout à coup à leurs yeux. A la pointe du jour on s'en approcha pour l'examiner de plus près. Alors l'étonnement remplaça la surprise. Carteret qui avait découvert cette île le 2 juillet 1767, jugea d'après son apparence qu'elle était inhabitée, quoiqu'elle fût bien boisée, et arrosée d'un ruisseau d'eau douce qui se jetait dans la mer. Il n'était pas probable que depuis cette époque elle eût été peuplée : aussi les équipages des deux frégates restèrent-ils ébahis, quand le jour leur fit apercevoir sur cette île qu'ils croyaient déserte, des cabanes, des champs cultivés, enfin des hommes dont les uns leur faisaient des signes, et les autres lançant leurs petites pirogues à travers les lames qui brisaient sur le rivage, s'y

embarquèrent avec beaucoup d'adresse et s'avancèrent vers les frégates.

Mais l'on n'était pas au bout des rencontres extraordinaires. « En voyant ces étrangers se diriger vers nous, dit M. Shillibeer, nous nous préparions à leur adresser des questions dans la langue des îles que nous venions de quitter. Ils arrivent... Non, il est impossible d'exprimer la stupéfaction qui se peignit sur toutes les figures, quand nous entendimes ces hommes nous héler en très-bon anglais. Nous osions à peine en croire le témoignage de nos oreilles. Ces gens nous demandent le nom du bâtiment et celui du capitaine qui le commande. Sir T. Staynes répond à ces questions, et une conversation suivie s'engage de chaque côté. Il les invite à nous accoster. « Nous n'avons pas de gaffe pour nous accrocher le long du bord, répondent-ils? » — « Je vais vous jeter un bout de corde. » — « Nous n'avons rien pour l'amarrer. » — Enfin ils sont à bord : ils ne montrent pas la moindre crainte, mais leur étonnement était extrême.

« Le premier qui se présente nous souhaite le bon jour, et nous dit que son nom est Mackey, puis il nous demande si nous connaissons un nommé Guillaume Bligh en Angleterre? Cette question est pour nous un trait de lumière. Nous nous enquérons à notre tour s'il connaît un

nommé Christian ? Sa réponse annonçait une candeur parfaite. « Oui, très-bien, reprit-il : son fils est dans le canot qui vient ; il se nomme Friday-Fletcher-October Christian ; le père a été tué par un nègre. » — Sur ces entrefaites, plusieurs autres compagnons de l'interlocuteur étaient montés sur la frégate. La scène avait pris un grand degré d'intérêt ; chacun de nous montrait la plus vive curiosité d'être instruit du sort de Christian, sur la fin duquel tant de bruits vagues avaient couru. Ceux d'entre nous qui n'interrogeaient pas les nouveaux venus, recueillaient avidement la moindre parole qui offrait quelque éclaircissement sur la fin mystérieuse du malheureux *Bounty*.

Voici le résultat des informations que nous reçûmes et de celles que l'on a recueillies depuis.

Peu de jours après que le *Bounty* fut parti de Taïti pour la première fois, le capitaine Bligh eut une querelle avec Christian, peu de temps avant d'aller se coucher. Celui-ci étant venu sur le pont, appela Quintal, un des quartiers-mâtres de quart, et lui dit qu'il avait le dessein de quitter le bâtiment, parce que la conduite du capitaine était devenue insupportable ; il pria Quintal de l'aider à construire un radeau, ajoutant qu'il voulait absolument se séparer de ses compagnons et ne pas leur causer de chagrin, ni déranger l'expédition en

emmenant quelqu'un avec lui. Quintal lui fit des remontrances, ajoutant en même-temps que s'il partait tout le monde le suivrait ; puis il lui proposa d'arrêter le capitaine et de le jeter dans la chaloupe. Ce projet fut agréé par tous les hommes qui étaient de garde en ce moment, et mis aussitôt à exécution.

On a vu dans la relation du second voyage de Bligh, que les révoltés après avoir essayé de s'établir à Toubai étaient revenus à Taïti. Quand ils furent arrivés à cette île, ils partagèrent entre eux les voiles, les agrès et les apparaux du *Bounty*. Ce vaisseau échut par le sort à Christian et à huit autres, qui après avoir pris à bord des bestiaux, deux naturels de Toubai qui les avaient suivis et plusieurs Taïtiens ainsi que des femmes, partirent de l'île pendant la nuit. Christian n'instruisit ses camarades du lieu où il avait le dessein d'aller, que lorsqu'on eut perdu Taïti de vue. Alors il leur communiqua son plan, ils l'approuvèrent ; et en conséquence on fit voile pour l'île Pitcairn. Sur leur route ils rencontrèrent Vivinaï, île basse entourant une lagune, ils s'y procurèrent des oiseaux, des œufs et des cocos. Ils passèrent aussi entre deux îles montagneuses ; la violence du vent les empêcha d'y aborder.

Lorsqu'ils eurent débarqué à l'île Pitcairn et porté à terre tous les objets dont ils pouvaient

tirer parti, ils échouèrent le bâtiment. Christian voulait le conserver; Mat ou Mattheu était au contraire d'avis de le détruire, de crainte que la vue de la carcasse ne les fit découvrir; en conséquence il fut brûlé. Ils poussèrent les précautions au point de tuer tous les chiens pour que les aboiemens de ces animaux ne trahissent pas leur retraite.

Ils se bâtirent des cabanes temporaires avec des branchages; ils en élevèrent ensuite de plus solides qu'ils couvrirent, comme celles de Taïti, en feuilles de cocotiers. On trouva l'arbre à pain dans cette petite île qui est montueuse au centre et offre partout des terrains propres à la culture. On s'empessa de planter des ignames, du tarro, des bananes; enfin des mûriers dont l'écorce sert à fabriquer des vêtemens.

Ils construisirent de petites pirogues, ils pêchèrent beaucoup de poisson. Ils gravirent sur les flancs escarpés de l'unique montagne qui est au centre de l'île, et obtinrent une grande quantité d'oiseaux et d'œufs. Au milieu de ces travaux utiles, un des Anglais conçut la funeste idée de distiller une liqueur spiritueuse avec la racine d'ava.

Plusieurs enfans naquirent de l'union des Anglais avec les Taïtiennes qu'ils avaient emmenées. Les Taïtiens et les autres Indiens qui les avaient suivis, sont morts sans postérité. Quatre ans après

l'arrivée de cette troupe dans l'île, la femme d'un Anglais décéda; les autres convinrent de lui donner en remplacement celle de Terero, un des Taïtiens. Ce fut la première source des troubles qui déchirèrent cette petite colonie. Terero pleura en se séparant de sa femme et en eut du chagrin; il chercha à se venger; ayant laissé connaître son dessein, il fut tué avec un autre Indien; un troisième fut mis aux fers pendant quelque temps, ensuite on le relâcha. Mais le ressentiment fermentait chez lui et chez les autres Indiens; après avoir bien concerté leur plan, ils profitèrent du moment où les femmes étaient à la montagne pour ramasser des œufs, et où les Européens étaient épars de côté et d'autres: ils tuèrent cinq de ceux-ci à coups de fusil, Christian était du nombre; il fut assassiné pendant qu'il travaillait à son champ d'ignames. Adams Smith, quoique blessé au visage et aux mains, parvint à s'échapper; une Taïtienne sauva la vie à un Anglais son mari; les autres femmes et deux Anglais s'enfuirent à la montagne.

Trois ans après, de nouveaux troubles éclatèrent. Enflammé par la liqueur spiritueuse, et dévoré par la jalousie, un des Taïtiens tira un coup de fusil à travers le corps d'un autre. Les Européens et les femmes l'assommèrent à son tour. Un Taïtien refusa de travailler et fit des

menaces ; on le dépêcha avant qu'il pût causer beaucoup de mal, cependant il blessa Adams à l'épaule. Enfin le dernier Indien fut égorgé pendant son sommeil, par les femmes, parce qu'elles craignaient qu'il ne méditât quelque mauvais coup contre les Européens auxquels elles étaient plus attachées qu'à leurs compatriotes. Il ne restait plus des premiers colons que quatre Européens. L'un se noya dans un accès d'ivresse, les deux autres moururent naturellement vers le commencement du dix-neuvième siècle.

Adams fut donc seul chargé du soin de tous les enfans de ses compatriotes ; il les éleva le mieux qu'il put, et leur inculqua les principes de la religion chrétienne, d'une manière qui faisait honneur à ses soins et à sa persévérance.

Voici les réponses que firent les insulaires aux questions qui leur furent adressées : « Adams nous a dit que le *Bounty* aborda cette île il y a vingt-cinq ans, le nombre des habitans est aujourd'hui de quarante-huit. Après Adams, Fletcher-October Christian est le plus âgé, il est né dans l'île. Nous ne nous marions pas avant d'avoir atteint dix-neuf à vingt ans. Nous n'avons qu'une femme ; il est mal d'en avoir plus d'une ; Adams nous a enseigné sa religion, et nous a dit que c'était par l'ordre de Christian ; cette religion est très-bonne. » — Lorsqu'on les questionna sur leur

croyance, ils récitèrent le symbole des Apôtres. Ils ajoutèrent que tous les jours à midi ils répétaient cette prière : « Je vais me lever, j'irai trouver mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, et je ne mérite plus d'être appelé votre fils. » — Jamais nous n'y manquons, continuèrent-ils : nous parlons toujours anglais, nous comprenons aussi le taïtien, mais nous ne le savons pas si bien. Les vieilles femmes parlent anglais, mais moins facilement qu'elles ne l'entendent, et le prononcent mal. Nous nous nommons Anglo-Taïtiens, nous reconnaissons pour souverain le roi George, nous avons vu passer quatre navires devant notre île ; un seul s'y est arrêté pendant deux jours. Lorsqu'on demanda au jeune homme qui avait parlé jusqu'alors s'il voulait aller en Angleterre, il répondit qu'il ne le pouvait, parce qu'il était marié et père de famille.

L'heure du déjeuner étant arrivée, nous avons invité nos demi-compatriotes à nous suivre dans la chambre et à prendre part au repas ; ils acceptèrent sans cérémonie. Ayant aperçu un petit chien noir : « Je sais que c'est un chien, dit l'un d'eux en le montrant du doigt, quoique je n'en aie vu aucun. En s'exprimant ainsi il avait l'air effrayé, car il s'était mis derrière un officier par-

dessus l'épaule duquel il regardait. Il était fort inquiet que l'animal ne le mordit.

Tous ces jeunes gens nous accablaient de questions; elles étaient toutes, ainsi que les remarques qu'ils nous adressaient, fort sensées, et décelaient beaucoup d'esprit naturel. Ils étaient surpris de voir dans notre vaisseau tant de choses qu'ils n'avaient pas dans leur île.

Toutes ces questions et ces observations sur chaque objet qu'ils apercevaient, avaient retardé notre marche vers la table du déjeuner. Ce fut à notre tour d'éprouver un mouvement de surprise, quand nous fûmes sur le point de nous asseoir: j'avoue que pour ma part je rougis de honte lorsque je vis ces enfans de la nature s'acquitter mieux que nous de leur devoir de chrétiens envers leur Créateur; ils se mirent à genoux, et les mains levées au ciel; ils demandèrent à Dieu de bénir le repas qu'ils allaient prendre; de même lorsqu'il fut terminé, ils lui rendirent grâce avec la même ferveur exemplaire. Ils furent frappés de ce que nous ne remplissions pas la même formalité, et Christian me demanda si ce n'était pas notre coutume. J'avoue que je fus très-embarrassé pour lui faire une réponse convenable, et j'éluai la question en fixant l'attention du jeune homme sur une vache qui regardait par-dessus l'écouille;

comme c'était la première qui se montrait à ses yeux, elle lui causa une satisfaction infinie.

La haine de tous ces jeunes gens pour les hommes de couleur noire ou bronzée, est extrême et doit sans doute son origine aux anciens démêlés que Christian et ses compagnons avaient eus avec les Taïtiens, et qui avaient produit tant de massacres.

J'aurais désiré qu'il nous eût été possible de prolonger notre séjour devant l'île pendant quelques jours, à cause des services que nous étions dans le cas de rendre à son intéressante population; mais l'état de nos vivres ne nous le permettait pas, et nous forçaît au contraire à gagner au plutôt la côte de l'Amérique méridionale.

Le capitaine fut le seul des officiers qui allât à terre; je regrettai beaucoup de ne pas avoir pu l'accompagner. Voici ce que me raconta sir T. Staines: « Ayant débarqué et gravi sur une petite éminence, nous sommes arrivés imperceptiblement par un bosquet d'arbres à pain et de cocotiers, à un joli hameau formé de maisons bâties autour d'une place en parallélogramme, et entremêlées de différentes espèces d'arbres; elles étaient petites mais bien bâties, commodes et fort propres. La fille d'Adams nous reçut à la montée du coteau; sans doute elle était venue pour nous épier; si elle m'avait vu avec des hommes de mon équi-